

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

Séquence 13

Mémoires d'un futur président

Au fil de votre été :

Liste des séquences proposés le jeudi...

- 21 juin. *Séquence 1.*
- 28 juin. *Séquence 2.*
- 5 juillet. *Séquence 3.*
- 12 juillet. *Séquence 4.*
- 19 juillet. *Séquence 5.*
- 26 juillet. *Séquence 6.*
- 2 août. *Séquence 7.*
- 9 août. *Séquence 8.*
- 16 août. *Séquence 9.*
- 23 août. *Séquence 10.*
- 30 août. *Séquence 11.*
- 6 septembre. *Séquence 12.*
- 13 septembre. *Séquence 13.*

Il a suffi que le chef de l'État proclame l'Année de l'Intégrité pour qu'éclate le Grand Scandale...

(voir [séquence précédente](#))

VI

Après cette année reposante dans le lit de la Justice, je veux dire dans l'Ordre, tout baignait dans l'huile ; et, fêtant mon sixième anniversaire de chef d'Etat, j'annonçai *l'Année de l'Intégrité*, pour moraliser encore, s'il était possible, le régime. Ma situation socio-professionnelle était florissante, mes amours satisfaisantes malgré une certaine fatigue, mon pouvoir indiscuté. Les Français travaillaient de l'aube à la nuit, et de la nuit à l'aube, ils phantasmaient sado-érotiquement : c'était le bonheur. Si au fond rien n'allait vraiment mieux que sous les régimes précédents, puisque les choses n'empiraient pas, on pouvait les considérer comme s'améliorant : c'était la réussite politique. Ce merveilleux équilibre dura quelques mois ; et c'est alors qu'éclata le Grand Scandale, qui faillit écourter mon septennat, mais se révéla finalement utile : l'arbre cacha la forêt...

Coup sur coup, deux morts ; deux meurtres ; deux victimes connues : il s'agissait de deux personnalités notoires du monde parapolitique et semi-étranger. La nouvelle retentit dans la Cité endormie : je la reçus tôt le matin, en train d'apprendre le texte d'une conférence de presse — ah, cette baisse de mémoire, en vieillissant ! Deux assassinats, cela n'avait rien d'extraordinaire : mais à en juger par le mal que j'eus à obtenir des renseignements précis de mon administration, il était clair que ma police était dans le coup, au point que l'Ordinateur Géant lui-même semblait impliqué dans l'affaire. Je dus menacer :

— Fouchcard, dites-moi tout, tout de suite, ou je remets la Police aux mains de la Justice !

Il parla.

L'affaire était extrêmement compliquée, et ses contours si vagues, que le ministre de l'Ordre n'en avait lui-même qu'une vue assez trouble. Ce qui était sûr, c'est que les victimes étaient étrangères : l'une, d'origine slave, s'appelait ou se faisait appeler Barkovitch ; l'autre avait pour nom Marka et se prénomma Ben ; les deux meurtres étaient liés par une trame complexe. Dans l'affaire « Barkovitch et Ben Marka » en effet, le trafic de stupéfiants se mêlait à la traite des Blanches ; de la drogue était échangée contre des femmes avec la complicité de hauts fonctionnaires de la Brigade mondaine : les bénéfices colossaux ainsi réalisés étaient drainés vers l'immobilier, où ils fructifiaient indûment par le biais d'une spéculation foncière aussi savante qu'éhontée, en attendant d'être reversés sur des comptes suisses anonymes, puis convertis en uranodollars capables d'acheter des régimes politiques de droite comme de gauche ; au passage, de formidables pots-de-vin arrosaient des marchands apatrides de centrales nucléaires et de fusées atomiques ; le tout s'imbriquait dans d'immenses réseaux d'espionnage international où pullulaient les agents doubles, les courtisanes triples et autres diplomates quadruples, plus intéressés les uns que les autres à notre Arme Bactériologique Cocardière de Dissuasion... D'importantes personnalités politiques françaises, tant de mon gouvernement que de l'opposition, dotées de nombreuses relations avec l'étranger, qui tout à la fois permettaient et masquaient ce trafic, étaient impliquées dans le scandale. Quelques-uns de mes plus proches collaborateurs, sur les activités privées desquels j'avais fermé les yeux en raison de leurs hautes compétences publiques, s'avéraient avoir participé de près ou de loin, plus ou moins sciemment, à l'une des branches de cette vaste Organisation. Moi-même, selon certains...

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Car les journalistes en profitèrent aussitôt pour délirer : moi-même, selon certains, je n'avais été porté aux plus hautes fonctions que par le soutien actif de cette Organisation, à charge de couvrir ses agissements du haut de mon poste présidentiel. De folles hypothèses étaient imaginées, dans *le Cygne enchaîné* notamment, que je n'avais pas pu faire supplanter par *le Pharisien aliéné* : on rappelait que, durant mes « nuits » de député, je n'avais pas été sans rapports avec tels ou tels milieux où l'on faisait du profit sur les femmes, la drogue ou l'immobilier — une époque de ma vie, d'ailleurs, dont je ne me souvenais plus très bien. On m'accusait naturellement d'être le grand responsable, d'avoir laissé pourrir l'administration, etc. On dénonçait mon régime comme complice de ce double assassinat, sous le regard sans pitié, mais non sans curiosité, du public. « Politique-Fiction ! que toutes ces insanités du *Canard* ! », m'écriais-je en piétinant le journal : la vérité était toute autre. Mais trop de personnes sont encore vivantes, et désirent le rester, pour que je livre ici les détails d'une affaire que j'ai dû, à l'époque, étouffer en déployant tant d'efforts... Secret d'Etat ! La seule chose qu'il m'est loisible de dire, c'est que Barkovitch avait été supprimé intentionnellement parce qu'il en disait trop, et que Ben Marka avait été supprimé involontairement parce qu'il n'en disait pas assez : deux raisons qui nous permettent de comprendre les choses. Dans les deux cas enfin, liés rappelons-le, il y avait eu comme une sorte d'excès de zèle à la base¹. Mais là n'est pas l'important.

L'important, ce fut la mobilisation soudaine, impré-

1. *Note de l'éditeur* : « Ben Marka » et « Barkovitch » rappellent curieusement les Affaires « Ben Barka » et « Markovitch », qui datent des années 60-70 (!), et furent d'ailleurs sans rapport l'une avec l'autre. Le lecteur a compris que Mapon déguise certains aspects du Grand Scandale de l'An VI sous ceux des régimes précédents pour protéger ses contemporains. On peut en tirer deux leçons : 1) On a droit de truquer l'Histoire lorsqu'il s'agit de sauver des têtes. 2) Un scandale peut en cacher un autre.

visible, d'une large part du public contre mon gouvernement, à l'appel d'une presse traîtresse, mobilisation qui était difficilement compensée par le rassemblement bruyant de mes partisans et le soutien silencieux de mes milices. Cette levée massive et contradictoire de l'opinion échappa à toutes les catégories habituelles de la population, tant les motifs des uns et des autres étaient disparates ! En vrac, se soulevèrent pour ou contre Mapon, et plutôt contre d'ailleurs, tous ceux qui avaient des sujets de mécontentement, ou ceux qui s'en cherchaient,

ceux qui étaient insatisfaits du monde, ou d'eux-mêmes,
ceux qui voyaient dans l'affaire l'occasion de s'innocenter en fustigeant l'injustice,
ceux qui disaient faire tout par idéal, et qui donc, par idéal, ne faisaient rien,
ceux qui parlaient au nom des masses pour se croire de l'élite,
ceux qui n'ayant rien à dire prétendaient *témoigner*,
ceux qui accourent où ça bouge pour s'y plaindre que ça ne bouge pas assez,
ceux qui protestent dans des communiqués et ne communient que dans la protestation,

Ceux qui rêvent du désert parce qu'on n'y trouve pas la pagaïe,
ceux qui gagnent à la guerre et ceux que la paix perd,
ceux qui ont les reins solides, ceux qui ont l'échine souple,
ceux qui menacent d'être justes pour se donner le frisson,
ceux qui se disqualifient dans la vie politique en tentant d'être intègres,
ceux qui déclarent qu'il faut se salir les mains pour se blanchir par cet aveu,
ceux qui prennent la constipation pour de la dignité,

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

ceux qui estiment dépassé le progrès social,
et ceux qui le poursuivent de loin,
ceux qui baissent la tête pour sembler économiquement dynamiques,
ceux qui se disent bourreaux de travail sans plaindre leurs victimes,
ceux qui font peur pour ne pas faire pitié,
ceux qui tirent la sonnette d'alarme avant le départ du train,
ceux qui, dans leurs discours, semblent parler en mangeant,
ceux qui dévorent sans parler,
ceux qui concilient suprêmement la Bombe et la Paix,
ceux qui affirment avoir tout appris à l'Armée parce qu'ils ne savent rien d'autre,
ceux qui haïssent les intellectuels et idolâtrent le cerveau,
ceux qui flattent la croupe des gens, les prenant pour des culs,
ceux qui se taisent pour jouer les majorités silencieuses,
et ceux qui disent la vérité par défaillance rhétorique,

Ceux qui « se sacrifient » à leurs intérêts,
ceux qui trouvent inhumain de n'être plus privilégiés,
ceux qui se dérobent aux heures graves sans être poursuivis pour vol,
ceux qui veulent gagner beaucoup « sans nuire à autrui »,
ceux qui placent tout leur cœur dans des coffres-forts suisses,
ceux qui versent des larmes sur les douleurs que leurs capitaux répandent,
ceux qui déplorent le nombre des victimes sans dénoncer les assassins,
ceux qui considèrent la vie comme « un humain voyage » sans préciser qu'ils roulent en première classe,

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

ceux qui couvrent leur incompétence de mots d'humilité,
ceux qui s'essuient la bouche après de bonnes paroles,
ceux qui se sentent rachetés de voir leurs prêtres souffrir,
ceux qui jouent aux crucifiés pour se dispenser d'agir,
et ceux qui font de l'Humanisme un système d'auto-gestion de la bonne conscience,

Ceux qui dénoncent la propriété pour se l'approprier,
ceux qui se sentent de gauche quand elle ne dérange plus,
ceux qui pour abolir le désordre établi commencent par s'établir dans le désordre,
ceux qui inaugurent des stands à pavés dans les foires révolutionnaires,
ceux qui ont l'esprit ouvert, toujours du même côté,
ceux qui foncent en avant à reculons,
ceux qui fracturent allègrement le Front populaire,
ceux qui adaptent leur progressisme au sens de l'avancement,
ceux qui crient leur rupture pour rester et parler,
ceux qui dénoncent la Force, et prônent la violence,
ceux qui élèvent la voix pour baisser les bras,
ceux qui pointent leur derrière comme fer de lance de la Révolution,
ceux qui se croient engagés parce qu'ils se sont inscrits,
ceux qui entrent dans le Système pour dénoncer le Système,
et ceux qui le dénoncent pour y entrer¹,
ceux qui, pour déranger les masses, *s'installent* à la Tribune,

1. *Note de l'éditeur* : Nous étions partisans de supprimer cette remarque désobligeante par laquelle le président visait expressément François Brune ; celui-ci s'y est opposé formellement ; nous n'avons pas compris pourquoi.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

et ceux qui dénoncent leurs adversaires qui se trouvent être leurs camarades,

Ceux qui racontent qu'un scandale n'est pas tolérable en République,
ceux qui déduisent des catastrophes qu'il y avait des risques à prévoir,
ceux qui se croient les plus spirituels du monde et se prennent mutuellement pour des veaux,
ceux qui gueulent qu'on ne s'entend plus sur la place publique,
ceux qui troublent le chaos par des soupirs,
ceux qui n'ayant rien à dire sont impuissants à le taire,
ceux qui-l'union sacrée contre ceux qui-l'union libre,
ceux qui dénoncent la venue du fascisme qu'ils appellent,
ceux qui font de la politique une distraction,
et ceux qui font de la distraction une politique,
ceux qui se scandalisent démocratiquement des affaires louches qu'ils ont manquées,
ceux qui s'engraissent au cours de septennats de vaches maigres,

Bref, tous ceux qui, partout, avaient besoin de bavarder et de baver, tous ces gens aussi hypocrites que moi-même, mais qui portaient des masques de signe contraire, et ces autres encore qui prétendaient me soutenir sans nul souci de leurs intérêts, tous ces faux frères qui étaient mes frères en fausseté, tous comme un seul homme vociféraient pour ou contre mon gouvernement, pour ou contre les scandales, pour ou contre le régime, pour ou contre l'Etat nuançant dans chaque cas, selon toutes les combinaisons possibles, leurs dosages de pour et de contre.

Comme on voit, ça faisait du monde.
Et du beau.

Le mal grandissait. Mes amis, torturés par l'ampleur

de la contestation, ne savaient plus où donner de la tête. Pitoyable spectacle que celui d'un gouvernement quand le peuple bouge ! Les uns voulaient que je démissionne, pour éviter de le faire eux-mêmes. D'autres ne tenaient plus en place, et ne pensaient qu'à mettre en prison tout le monde. La colombe Chelet me suppliait de mollir ; le faucon Fouchcard était d'une humeur plus massacrate que jamais. Le premier lâchait sa plume ; le second serrait le poing, en disant :

— Je suis sûr que c'est un coup du F.I. !

— On reconnaît bien sa manière, en tout cas, commentait Marcelinowski.

Et les autres, Delordre, Limogear, Racor, Gisbert, Jocard, Cuisset, de Brède lui-même, tous ceux de mon équipe enfin, me regardaient dans l'attente angoissée d'un nouveau miracle, le teint cireux, le ton mal assuré et la jambe en sueur. Seul Séraphin, qui se grattait la barbe d'un air perplexe, gardait une contenance élyséenne. Mais tous, dans la grande salle du Conseil des Ministres, semblaient rapetissés par la terreur à la pensée de l'Histoire qui tournait.

— Que comptez-vous faire ? me demanda-t-on timidement.

— Je cherche mes mots, répondis-je.

J'avais compris qu'un scandale se noie dans l'éloquence. L'un de mes ministres eut l'impertinence de demander :

— Pour quoi dire ?

— Pour faire mon autocritique.

— Ah ! dirent plusieurs, avec le soulagement de ceux qui n'espèrent plus qu'en la retraite.

— Mais quand ? dit Fouchcard, qui ne semblait pas d'accord.

— Dans une semaine ou deux.

— Mais ?

— Quand le mal sera épanoui, je le prendrai par la racine, dis-je en guise d'explication. C'est ma méthode de gouvernement, je n'ai pas de raison d'en changer.

- Et en attendant ?
- Vous allez me dénicher des coupables, Fouchcard.
- Mais je ne fais que les chercher, en vain !
- Entendez-vous le français, oui ou non ? J'ai dit *des* coupables, et non *les* coupables.
- Mais où ?
- En enfer, imbécile ! Vous avez un ordinateur central, il faut vous en servir : je veux des coupables *vraisemblables*.
- Curieuse autocritique, maugréa-t-il en partant.
- Quant à vous, Marcelinowski, tenez toutes vos troupes dissuasives en alerte, et n'oubliez pas qu'une armée digne de ce nom ne doit reculer devant rien, pas même devant des civils désarmés.
- Quand les ministres m'eurent débarrassé de leur présence poltronne, Séraphin m'approuva pleinement :
- Vous avez raison, l'autocritique a le même avantage que la confession : elle permet de recommencer. Mais comment comptez-vous la faire ?
- A ma manière : je songe surtout à faire l'autocritique du gouvernement.

Par un beau soir de fin mai, toutes les chaînes de la télévision s'ouvrirent en même temps. Une speakerine restée fidèle m'annonça d'une voix suave et rassurante, et je parus au petit écran, le visage grave, admirablement *sincérisé* par le « maquillage vérité » dont on m'avait fardé. D'abord, un silence de trois minutes bien tassées, pendant lequel je regardai immobile chaque téléspectateur, et surtout chaque téléspectatrice, quoique en réalité je ne visse que l'objectif de la caméra. Puis, ces premières paroles, prononcées avec une lenteur émue :

« Madame, Mademoiselle, Monsieur, Mes enfants,
« C'est à *vous*, à chacun de vous, que j'en appelle. Et je pose simplement la question suivante à la conscience de mon pays : ai-je la tête de quelqu'un qui vous aurait menti ? »

Après cet exorde, à nouveau deux minutes de silence, à l'expiration desquelles j'esquissai, très légèrement, au coin des lèvres et dans une lueur des yeux, une expression de bonheur infiniment contenue, et qui signifiait que je me sentais déjà compris et soutenu par mes amis français. Alors, je pus tenir un langage un peu plus sonore, car il fallait bien aussi payer la France de mots :

« Eh bien, oui, c'est un scandale !

» Ce que vous a appris notre presse heureusement libérale, et qui vous indigne avec justesse, ce qui fait rougir la face de la France au regard des nations, et qui met en question l'idéal républicain qui nous anime tous, cette affaire navrante que vous savez, est un vrai scandale, c'est-à-dire un scandale vrai.

» Un scandale qui touche le gouvernement et dont, croyez-le bien, le premier à être scandalisé a été Mapon lui-même, votre président de la République élu à la majorité et qui est, pour tout dire, votre représentant exclusif. Profondément scandalisé, je le suis comme vous l'êtes tous, comme l'est la population, comme doit l'être un peuple dont l'âme est restée saine au plus profond d'elle-même. Scandalisé, mais aussi meurtri.

» Meurtri, je le suis en mon âme et conscience, par la trahison infâme de personnages aussi habiles que corrompus, en qui j'avais placé toute ma confiance humaine et professionnelle, toute ma confiance et, avec elle, toute la confiance de la Nation !

» Mais je le dis ce soir, et je m'y engage solennellement : toute la vérité possible sera faite sur cette affaire. Et, au nom de la France et de sa prestigieuse histoire, les coupables seront châtiés comme le veulent l'Ordre, la Justice, et l'Amour. Prions pour eux. J'ai terminé. »

L'allocution ayant été enregistrée l'après-midi, je dînais au moment où les Français m'avaient pour spectacle.

— Admirable ! dit Chelet. Pas un mot de trop. C'est du Racine.

— Admirable, mais c'est du Courteline ! dit Valérie, qui n'avait cessé de rire à mon numéro.

— Soyons modestes, dis-je : c'est du Mapon. Personnellement, je ne suis pas encore complètement satisfait de mon texte. Si au moins, nous autres présidents, avions le loisir de travailler notre style ! Heureux Flaubert !

Quoi qu'il en soit, la France fut retournée, et se prit soudain de compassion pour les malheurs d'un président dont elle avait douté. On admira le courage verbal avec lequel je faisais face. On se réjouit de la santé démocratique de nos institutions, qui permettaient aux scandales d'être découverts. On attendit impatiemment que les coupables fussent démasqués. Ils furent trouvés. C'étaient trois truands moyennement sympathiques qui ne comprenaient pas pourquoi il fallait qu'ils fussent livrés à la vindicte populaire ; mais l'Ordinateur et Séraphin, qui avait analysé leurs rêves nocturnes, furent formels : il y avait de la culpabilité en ces Messieurs, même s'ils avaient commis d'autres crimes que celui que la Justice leur imputait. L'erreur judiciaire est humaine, hélas, et il est parfois nécessaire d'enfreindre la légalité démocratique pour sauver la République.

La peine de mort s'imposait. Une belle strangulation télévisée : trois d'un coup ! Mais Chelet, puis Valérie vinrent m'implorer d'user d'un moyen plus classique, et j'eus la faiblesse de céder à l'argument de mon épouse :

— Tu risques d'assombrir la belle image que tu as laissée de toi par ton allocution télévisée.

L'ordre d'exécution fut donné par le président Mapon, à l'aube, au mois de juin. Je me revois encore, criant de ma fenêtre à Fouchcard :

— Et surtout, qu'on aiguisse bien la lame de l'échafaud : j'ai horreur des rebondissements !

(à suivre)